title : Choix de poèmes relatifs à Molière (1879-1889)

creator : Le Moliériste : revue mensuelle

copyeditor : Léa Delourme (Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/critique/molieriste\_poemes/

source : *Le Moliériste : revue mensuelle*, publiée par G. Monval, Paris, Librairie Tresse et Cie, 1879-1889 ; rééd. Slatkine Reprints, Genève, 1967, 10 vol. Source : [Gallica](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32817823s/date).

created : 1879-1889

language : fre

# Aux Moliéristes. Sonnet par F. Coppée

*Le Moliériste : revue mensuelle*, tome I, no 1, 1er avril 1879, p. 5.

*Vous savez ce que fut cet Homme de génie !*

*Un jour, Il sort du peuple, Il s’instruit par hasard ;*

*Mais, pour avoir foulé la Scène et mis du fard,*

*Son père le maudit et son sang le renie.*

*Il triomphe, un Roi l’aime ; — oui, mais la calomnie*

*Le frappe en plein honneur de son lâche poignard ;*

*Et, quand Il meurt, victime et martyr de son Art,*

*On l’enterre en un coin, avec ignominie.*

*Sa gloire maintenant plane sur l’Univers.*

*C’est le plus grand Français, et sa prose et ses vers,*

*Connus du monde entier, le font penser et rire ;*

*Et vous, dévots du Dieu, si vous trouviez demain*

*Deux lignes seulement écrites de sa main,*

*Vous seriez honorés par quiconque sait lire !*

Mars 1879.

François Coppée.

# Enterrement nocturne. Sonnet par J. Truffier

*Le Moliériste : revue mensuelle*, tome I ; no 2, 1er mai 1879, p. 35.

21 FÉVRIER 1673

*Il est mort… Et le fard est à peine effacé*

*Sur cette maigre joue où scintillait peut-être*

*Une larme, tandis que riait — lâche maître —*

*Hier, ce même peuple aujourd’hui courroucé.*

*Maint émissaire noir, dans la foule glissé,*

*A propagé l’émoi que Tartuffe fit naître ;*

*Et la veuve a jeté de l’or par la fenêtre*

*Pour frayer un passage au convoi menacé.*

*— O Molière ! une fois de plus, aveugle et vaine,*

*En s’acharnant sur toi se fourvoyait la haine,*

*Puisque ton deuil n’en fut que plus triste et plus beau :*

*À la hâte, dans l’ombre, on fit ta sépulture…*

*Mais cet humble cercueil eut la Nuit pour tenture*

*Et le Ciel étoilé pour funèbre flambeau.*

21 février 1879.

J. TRUFFIER,  
Pensionnaire de la Comédie-Française.

# Bravo Molière ! Par A. Copin

*Le Moliériste : revue mensuelle*, tome I, no 3, 1er juin 1879, p. 67-68.

18 NOVEMBRE 1659

*Les marquis sont sur le théâtre,*

*Coudoyant les gens du bel air.*

*Dans la salle*, *un peuple idolâtre*

*Mugit pressé*, *vivante mer.*

*Car c’est le jour d’une première ;*

*Un auteur, tout nouveau venu*,

*Va se produire à la lumière*,

*Et l’on a soif de l’inconnu.*

*Déjà la dernière chandelle*

*Vient d’être allumée. — Au rideau !*

*L’on a frappé. — La ritournelle*

*Vient de préluder au morceau*.

*La pièce a nom ;* Les Précieuses,

*Et les femmes à ce procès*

*Ne sont pas les moins curieuses*

*D’assister, pour s’y voir de près.*

*Chacun*, *tout d’abord, fait silence,*

*On tremble de se prononcer ;*

*On affecte l’indifférence*

— *Il en coûte tant d’approuver* ! —

*Mais, quand on entend Mascarille*

*Parler, lorsque l’on voit son jeu,*

*L’on croit voir la Cour et la Ville*

*Reproduites en traits de feu*.

*Alors, au milieu du parterre,*

*Un vieillard, tout à coup, surgit*

*En s’écriant ;* « *Bravo ! Molière !* »

*Et toute la salle applaudit !*

*Ce jour-là, ton nom*, *ô Molière,*

*Passait à la postérité :*

*Car, en deux mots, la France entière*

*Par ce vieillard avait parlé*.

Alfred COPIN.

# Molière à Shakspeare. Par J. Aicard

*Le Moliériste : revue mensuelle*, tome I, no 4, 1er juillet 1879, p. 99-100.

Fragment[[1]](#footnote-1)*.*

Molière! *— Son grand nom va du vieux Monde à l’autre,*

*Bon Français, il est Grec ; c’est sa race, sa loi.*

*Qui sait lire t’a lu, maître !… Mais, étant nôtre,*

*Tu sais ce que tes fils peuvent dire de toi.*

*Rire et philosopher pour toi fut même chose !*

*Dans Lucrèce, le monde antique te parlait ;*

*Alceste, c’était toi, satirique morose,*

*Rieur qui, sous ton masque, as pleuré comme Hamlet.*

*L’œil fixé sur le vrai, tu traversas la vie,*

*Entouré de mensonge et de vulgarité,*

*Pauvre bouffon plaintif que harcèle l’Envie,*

*Ô roi ! malgré les rois dans ta tombe insulté !*

*Tu sus mourir debout, tel qu’un soldat de Rome,*

*Te moquant de ton mal par un étrange effort !*

*… Ils sont vaincus, tous ceux dont tu riais, grand homme,*

*Et ton rire après toi triomphe de la mort !*

*Ce que tu fus toujours, ta fin nous le révèle :*

*Ton cœur était saignant sous le pourpoint joyeux ;*

*Mais, obstiné lutteur, chaque douleur nouvelle*

*Croissait ta verve heureuse et l’éclat de tes yeux.*

*Et tes soucis réels comme les peines vagues,*

*Tes désespoirs d’amour, tes cris, tu les contins !...*

*Ainsi ; la Mer Latine impose aux belles vagues*

*Des rythmes sans marée entre ses bords latins.*

*Elle enseigne l’amour, la grâce, la lumière ;*

*Homère et Phidias furent ses écoliers...*

*Règle, calme, clarté, — c’est ton œuvre,* Molière,

*Image d’une race et d’un art tout entiers.*

*Dans leur barque chantante, Alceste et Célimène,*

*Tartuffe, Orgon, et tous, — tes glorieux bouffons, —*

*Passent, nous rejouant la comédie humaine,*

*Sur des flots, — comme toi souriants et profonds.*

*Ô toi, notre immortel honneur, — toute la Terre,*

*Poète sans pareil, te salue aujourd’hui ! —*

*Toi,* Shakspeare, *immortel honneur de l’Angleterre,*

Molière *te salue ! — et la France avec lui !*[[2]](#footnote-2)

Jean AICARD.

# À la Mémoire de Molière. À-propos composé par Frantz Dingelstedt

Dit sur le théâtre I. R. de la Cour, à Vienne, avant la représentation de *L’Avare* par M. Lewinsky, comédien I. R. du théâtre I. R. de la Cour, et régisseur de ce théâtre.

*Le Moliériste : revue mensuelle*, tome I, no 5, 1er août 1879, p. 131-139.

## Avertissement

Le 17 février 1873, il y a eu 200 ans que Molière est mort. Le Théâtre-Français a organisé pour cet anniversaire bi-séculaire une fête spéciale, comme cela se pratique tous les ans le 15 janvier, date de la naissance du poète, avec la fameuse « *Cérémonie* ». Le théâtre Impérial-Royal de la Cour a suivi son exemple au moyen de deux représentations, eu égard aux abonnements séparés, l’une le 17 février avec « *L’Avare* », l’autre le 18 avec « *L’Original du Tartuffe* », chacune d’elles accompagnée de l’*À-propos* ci-après, qui a été bien volontiers offert aux théâtres alliés pour en faire un usage semblable.

Là où l’on n’a pas à sa disposition un bon buste de Molière, qu’on se serve d’une copie du célèbre Houdon qui est au foyer du Théâtre Français. On peut se procurer de ces copies, pour une trentaine de francs environ, dans les magasins d’objets d’art de Paris. On recommande de leur faire donner une teinte jaune, parce qu’à la lumière artificielle de la scène les bustes blancs ne produisent pas un bon effet.

La scène représente : une grande salle simple et de style antique. Aux murs et aux colonnes, des couronnes d’immortelles. À droite et à gauche, des trépieds allumés. Au milieu du fond, une haute et large baie fermée par un rideau noir orné d’étoiles et de passementeries d’argent.

## [À-propos]

1. — Le dix-septième jour de février, il y a aujourd’hui 200 ans, jour pour jour, heure pour heure, s’éteignait à Paris une étoile qui répandit son pur éclat dans le ciel azuré, et fut une des plus brillantes de cette splendide constellation formée des poètes du roi Louis le Grand. À son couchant elle répandit encore des étincelles d’or jusqu’au moment où elle disparut tout-à-coup dans la brume et l’obscurité de la nuit.

2. — Molière et Shakspeare ! belle étoile double au ciel du théâtre, sublimes Dioscures, si près l’un de l’autre et en même temps si éloignés, natures sœurs et pourtant si différentes. Sur la vaste mer de l’art dramatique, c’est encore vers vous que se tourne le pilote, c’est sur vos traces lumineuses qu’il dirige encore son gouvernail, saluant en vous, Shakspeare et Molière, l’étoile polaire qu’il bénit.

3. — « Juro » je jure, c’est le dernier mot qui fut prononcé dans *Le Malade imaginaire.* Le rideau tomba. Il tomba en même temps. Comme le guerrier percé d’un coup de lance sur la brèche, il était là gisant sans voix. La scène est devenue déserte, on l’emporte à la hâte, on le place sur une civière, son œil et son cœur sont éteints ; pendant la nuit il succombe ; trois jours après les siens l’enterrent privé des cérémonies de l’église.

4. — « Juro » je jure, s’était-il également écrié lorsque, jeune de ses 22 printemps il s’arrachait de la discipline de la maison paternelle et aux entraves étroites de la vie bourgeoise et de sa profession. Il se voua à l’art et, souriant à l’avenir, il tendit les mains vers ses plus brillantes couronnes ; chez lui se concentraient dans un seul cœur les flammes jumelles du poète et de l’artiste.

5. — C’est alors que, dans une course capricieuse, il a parcouru sans repos ni relâche sa belle France, essayant la force de ses ailes tantôt ici et tantôt là, pieusement assis aux pieds d’un vieux maître, mais aussi accablé des soucis les plus poignants, arrosant de ses larmes le pain amer de la nécessité, jusqu’à ce que, ses années et ses forces ayant atteint leur maturité, il fût arrivé au port, objet de ses plus chers désirs.

6. — Paris, Paris ! Paradis perdu, rêve céleste dans les pérégrinations terrestres de l’artiste, ce splendide Paris du grand Louis était bien fait pour plaire au nouveau débarqué ! Quel vaste champ lui ouvraient et la cour et la scène, quelle riche moisson offerte à tous ses désirs ! Il avait atteint le but. Le géant eut le sentiment de sa robuste croissance dès qu’il eut mis le pied sur le sol natal.

7. — En douze ans 20 pièces, les nouvelles toujours supérieures à leurs aînées ! A chacune d’elles on mesure la progression de l’habileté, de la force, du succès, on voit grandir les personnages ; le poète est entré en plein dans la vie, il s’affranchit de l’esclavage des formes qui le gênaient et ne se lasse pas de représenter, par des images vraies et saisissantes, le cœur de l’homme et l’esprit du temps.

8. — Il s’attaque franchement et librement aux plus hauts cercles de la société ; il traine à son tribunal le jeune seigneur débauché ; il expose à la vive lumière de la rampe le noir spectre de l’hypocrisie ; à travers les salles combles il fait passer sous ses verges, par groupes bien distincts, les sottises du Bas-bleu et du Pédant, les roueries du Charlatan, les extravagances de la Mode.

9. — Quoi d’étonnant qu’à chaque triomphe obtenu le nombre de ses ennemis augmentât ? Bientôt ce fut une attaque, un assaut général des Pharisiens, des écrivains, des cliques de haut parage que ses railleries avaient atteints, et du peuple toujours capricieux dans ses jugements ; une armée d’ennemis étroitement ligués pour sa ruine ; tous contre un !

10. — Quel spectacle de voir un seul homme en lutte ouverte avec tout son temps ! Les sentences du Parlement, l’excommunication de l’Église veulent étouffer son chef-d’œuvre encore dans son germe ; la presse périodique le poursuit de ses lâches aboiements, le pourchasse de ses mordantes critiques, mais Lui tient bon, il ne se donne pas pour perdu — « Juro » je jure — il tient ce qu’il a juré.

11. — Il reste fidèle à lui-même et à son serment, fidèle à son art, à la vérité, à sa conscience. Cependant, dans son for intérieur, le Lion vigoureux sent que les dents de la meute ont déchiré son cœur ; chaque jour la Calomnie, la Vengeance et l’Envie reviennent à la charge avec leurs morsures de vipères. Lui, sourit, continuant son œuvre de poète et de comédien ; mais de temps à autre, de sa bouche et de ses vers coule du sang.

12. — Lorsque, traqué par les mensonges et les perfidies de ses ennemis, enlacé de serpents comme Laocoon, il ramenait à la maison son corps épuisé, trouvait-il au moins à son foyer un repos salutaire ? Les blessures que lui faisait le poignard de la haine, étaient-elles pansées délicatement par la main de l’amour ? Le plus grand bonheur d’ici-bas, la félicité d’un ménage bien uni, était-il donné comme consolation ?

*1*3. — Malédiction sur malédiction ! Chez lui la jalousie, pour combler ses tourments, le déchire de ses ongles de vautour, et creuse, chaque nuit, des blessures sans nombre les plus sanglantes et les plus dangereuses de toutes. La bien-aimée de son choix est infidèle, l’épouse ingrate s’est séparée de lui. Lui, mettait en scène et jouait les maris trompés, servant ainsi lui-même de but à la flèche empoisonnée qu’il lançait.

14. — Hélas ! pauvre martyr, quand ton cœur a porté un poids si lourd, quand il a tant souffert, quoi donc a pu te soutenir et te permettre de continuer ta route avec conscience et fermeté ? Ce qui le soutenait, c’était son Génie, le bonheur qu’il trouvait dans ses créations, le succès que, malgré tout, Il avait conquis ; c’était la force de la Vérité, la puissance du Bien qui finit toujours par triompher du Mal.

15 — C’était aussi la généreuse protection qui ne lui manqua dans aucune des luttes qu’il eut à soutenir : celle du Roi son maître, qui se montra vraiment royal ; ce Soleil de la Pléiade des poètes, en tenant fidèlement les promesses qu’il avait faites, qui jamais ne s’écarta de la route éclairée qu’il avait tracée à sa souveraineté et qu’il avait placée bien au-dessus des jalousies et des intrigues dont son trône était environné de toutes parts.

16. — Le sort qui s’attache souvent à la vie du Poète n’a pas échappé à Molière ; la postérité seule reconnaît ce qui est véritablement grand, tandis que la génération présente, aveuglée par les apparences, saisie d’un trouble instantané, sans réflexion et brusquement se détourne du dieu pour adorer l’idole. Le laurier, qu’on le décerne à titre de récompense ou par ironie, ne croît que pour les héros morts. Aux vivants, les couronnes d’épines.

17. — Le crime de félonie, dont ses contemporains se sont rendus coupables envers lui, est expié depuis longtemps. C’est ainsi que cette école des maîtres, nommée Académie, qui n’avait pas voulu l’admettre vivant dans son sein parce qu’elle ne pardonnait pas au poète d’avoir été si étroitement rivé au comédien, a ouvert ses portes au buste du défunt avec des paroles flatteuses.

18. — Avait-il besoin de cela ? Le monde est son temple, qui défie le temps et les attaques des barbares. Aussi longtemps qu’on trouvera du plaisir aux choses de la nature et de l’esprit, aussi longtemps que les hommes riront, souffriront, aimeront, aussi longtemps que tiendra le dernier des plus modestes théâtres, aussi longtemps Il vivra, lui et les œuvres qu’il a produites. L’étoile qui ne put autrefois éclairer que la France seule, brille maintenant et pour toujours à l’horizon de l’humanité.

19. — Ta place est également ici, dans le sanctuaire vénérable de l’art dramatique allemand, car tu es notre Maître. Vois, ta gloire rayonne aussi avec une douce clarté dans cette maison, aujourd’hui surtout. Permets donc que, réunis au seuil de l’autel élevé en ton honneur, et pour fêter gracieusement ta mémoire, nous découvrions, pour la première fois chez nous, ton image.

L’orateur se tourne vers le fond de la scène. Le rideau s’ouvre. On aperçoit dans une rotonde, et sur un piédestal en forme d’autel antique élevé sur plusieurs marches, le buste colossal de Molière, couronné de lauriers surmontés d’une couronne d’étoiles ; aux quatre coins de l’autel sont quatre génies avec les attributs d’usage de la Comédie, de la Tragédie, de la Musique et de la Danse. Ils déposent des couronnes sur l’autel, allument le feu dans les trépieds qu’on a placés à côté, et répandent de l’encens et des fleurs.

20. — Le voilà ! Le Comédien, le Poète, l’Homme ; contemplez l’énergique expression de chacun de ses traits : ce front du penseur qui a créé des œuvres immortelles, ces sourcils épais et froncés du Comique, cet œil fatigué d’où ont coulé maintes larmes ; cette bouche gonflée par les baisers des femmes voluptueuses ; ces lèvres ombragées de fines moustaches, qu’on dirait être les deux petits serpents de l’ironie et de la satyre.

Sur un signe de l’orateur apparaissent des deux côtés de la scène, sortant des premières coulisses dans un ordre déterminé et portant dans leurs mains des couronne de lauriers et des branches de palmiers, les personnages des pièces de Molière auxquels leur costume et leur caractère permettent d’intervenir. Ils s’avancent lentement et solennellement vers le fond de la scène, pendant que l’orateur continue son discours, et se groupent convenablement sur les marches du piédestal, déposant une partie de leurs couronnes sur ces marches et levant les autres vers le buste.

21. — Saluez-le, apportez-lui vos couronnes, vous, images éternelles de son esprit ; au premier rang, le plus puissant de la troupe, Tartuffe ; le Commandeur et le farouche Don Juan, Agnès, Elmire, Célimène, l’Avare, Alceste le misanthrope, plein d’une profonde tendresse ; après eux, la joyeuse bande des Scapins, des Mascarilles, des Sganarelles.

À partir de ce moment jusqu’à la fin, musique légère à l’orchestre. La rotonde s’éclaire magiquement.

22. — Maître sublime, toi qui les vivifies par la toute-puissance de ton génie créateur, si ton ombre lumineuse plane sur la terre de l’hiver le jour anniversaire de ta mort, si l’encens qui fume sur maint autel paré pour ta fête s’élève jusqu’à toi, tu sauras, ô Maître, que tu n’es pas mort ; non, non ; tu sauras que tu as conquis l’immortalité.

La musique s’accentue un peu. L’orateur s’avance sur le devant de la scène, et élève le ton jusqu’au pathétique.

23. — Toi qui prends ton origine au plus haut des cieux, Ange gardien de tous les peuples de tous les temps, Art divin, remplis ta mission médiatrice, étends tes ailes sur le Monde pour le bénir, et là où, enflammés par une haine aveugle, les partis et les Nations s’entre-déchirent, déploie sur la nuée où naissent les orages, au-dessus des vagues qu’a soulevées la tempête, l’arc saint de la Paix et de la Concorde !

La musique, entrant dans le fortissimo, finit sur un motif plein d’expression et court, après que le rideau est tombé.

Franz DINGELSTEDT. [[3]](#footnote-3)  
(Traduction littérale de M. Le Colonel MONDAIN).

# À Molière. Par J. Truffier

title : À Molière. Par J. Truffier

creator : Truffier, Jules (1856-1943 ; acteur)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « À Molière. Par J. Truff », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome I ; n°6, 1er septembre 1879, pp.163-164.

created : 1879

À Monsieur L. Delaunay.

*À Molière ! — Ton front que ce laurier décore,*

*O poète endormi depuis deux fois cent ans,*

*En portait un, déjà, plus beau, plus vert encore,*

*Et dont le dur émail brave la faulx du temps !*

*Maître du rire ! archer dont les traits ont pour cible*

*La sottise, l’intrigue et les mauvais penchants ;*

*Qui, sans illusion sur ta tâche impossible,*

*Tentais de corriger les fous et les méchants ;*

*Ta gloire est, aussi bien que ton œuvre, éternelle !*

*Les fils d’Adam toujours ont été ce qu’ils sont ;*

*L’humanité se meut sans que rien change en elle,*

*Et tu nous as montré son âme — jusqu’au fond !*

*Autres temps, mêmes mœurs ; le dehors seul varie...*

*Tes portraits ressemblants vivent, inimités ;*

*Et si tu revenais, ta saine brusquerie*

*Nous jetterait au nez les mêmes vérités !*

*Si toujours le théâtre exploite l’âme humaine.*

*Nul autre, variant le refrain du même air,*

*Pour affranchir Agnès ou punir* Célimène*,*

*N’a ton style enjoué, plus généreux qu’amer.*

*Alceste, tendre cœur sous sa rude enveloppe,*

*Honnête homme qu’exalte un instinct révolté,*

*C’est bien toi : mais ton nom n’est pas* le Misanthrope*,*

*Penseur qu’apitoyait la pauvre humanité !*

*Point de noble souci que ton cœur ne connaisse,*

*Ton cœur où la nature éclate en plus d’un- cri ;*

*Et tu voyais passer l’Amour et la Jeunesse,*

*Mâle génie, avec un regard attendri...*

*— Vaste front que pâlit la souffrance profonde*

*Et que glaça la mort de son doigt trop hâté,*

*Contemplateur, qu’envie à la France le monde.*

*Molière, dors en paix dans l’immortalité !*

*Car ton nom rayonnant, dont Tartuffe s’effare,*

*Plus haut que la tempête et que l’ivresse luit,*

*Et vacille aussi peu que le soleil d’un phare*

*Où se brisent les vols funèbres de la nuit.*

J. TRUFFIER,  
Pensionnaire de la Comédie-Française.

# Gros-René à Marinette. Par L. Cressonnois

title : Gros-René à Marinette. Par L. Cressonnois

creator : Cressonnois, Lucien (1856-....)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Gros-René à Marinette. Par L. Cressonnois », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome I ; n°7, 1er octobre 1879, pp.195-197.

created : 1879

*Foin du désespoir et de l’ire !*

*Foin des peines et des sanglots !*

*Marinette, j’aime ton rire*

*Pareil au tintin des grelots.*

*Foin de la pâle tragédie*

*Aux pensers sombres et malsains !*

*J’aime ta parole hardie*

*Et l’impudence de tes seins.*

*Je veux, pour peu que ça te plaise,*

*Que le compère Jodelet*

*Te puisse baiser à son aise ;*

*(Un mari jaloux devient laid.)*

*Pour s’adorer crois-tu qu’il faille*

*Être constamment sur le point*

*De rompre tous les brins de paille*

*Qu’on trouve sur sa route ?...Point —*

*Quand je pense (ô douleur ! ô rage !)*

*Que domptant mes sens étonnés,*

*Brutal, j’ai jeté ce fromage*

*Dont les parfums grisaient mon nez*

*Ce fromage à la teinte blonde*

*Qu’une nuit, au vieux carrefour,*

*Tu mis dans ma poche profonde*

*En me disant des mots d’amour.*

*J’ai l’intention gigantale*

*De m’appliquer sur le museau*

*Quelque gourmade qui le tale*

*Mais plus légère que l’oiseau,*

*Hélas ! Il faut que je l’avoue*

*À ma grande bonté une main*

*Retombe sans bruit sur ma joue*

S’étant ralentie en chemin.

*Au diable le remords austère !*

*Que nos chagrins soient oubliés*

*Puisqu’hier au soir le notaire*

*Gravement nous a mariés !*

Lucien CRESSONNOIS,  
du théâtre national de l’Odéon.

# Le Tombeau de Molière. Par A. Copin

title : Le Tombeau de Molière. Par A. Copin

creator : Copin, Alfred (1852-1...)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Le Tombeau de Molière. Par A. Copin », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome I ; n°9, 1er décembre 1879, pp. 259-260.

created : 1879

*Puis je songeais encore (ainsi va la pensée)*

*Que l’antique franchise, à ce point délaissée,*

*Avec notre finesse et notre esprit moqueur,*

*Ferait croire, après tout, que nous manquons de cœur ;*

*Que c’était une triste et honteuse misère*

*Que cette solitude à l’entour de Molière,*

*Et qu’il est pourtant temps, comme dit la chanson,*

*De sortir de ce siècle ou d’en avoir raison.*

*Tels les vers de Musset chantaient dans ma mémoire,*

*Par une après-midi de Toussaint triste et noire,*

*En venant de quitter, Maître, divin flambeau,*

*Ta dépouille sacrée et ton humble tombeau.*

*Quoi ! Tant d’admirateurs et pas une couronne !*

*À cette heure présente où ton éclat rayonne*

*Sur l’univers entier, astre partout connu,*

*Pas un brin de rameau sur ton sépulcre nu !*

*Dans ce grand labyrinthe où ton Ombre se cache,*

*Père-Lachaise immense, est-ce pas une tache*

*De voir, dans un étroit et tortueux sentier,*

*Tes cendres reposant sans le moindre laurier ?*

*Je sais que bien des gens, sans souci de ta gloire,*

*Vont venir me conter cette éternelle histoire*

*De tes restes perdus et retrouvés vingt fois,*

*Et dispersés au vent, comme ceux de nos rois.*

*Je sais qu’on me dira que c’est un cénotaphe,*

*Que sur ce tombeau vide il n’est que l’épitaphe.*

*— Pauvre grand homme, dont l’énigmatique sort*

*Devait nous échapper — et jusque dans la mort !*

*Oui, mais je sais aussi que là, sur cette pierre,*

*Il est un nom gravé ; que ce nom c’est* Molière*,*

*Et que c’est honte à nous, honte qu’il faut expier,*

*Que de laisser ainsi ces mânes sans laurier.*

*\**

*Et les vers de Musset chantaient dans ma mémoire,*

*Par une après-midi de Toussaint triste et noire,*

*En venant de quitter, Maître, divin flambeau,*

*Ta dépouille sacrée et ton humble tombeau !*

Alfred COPIN.

# À Molière. Stances de E. Garraud

title : À Molière. Stances de E. Garraud

creator : Garraud, Louis Eugène (1831-1893 ; acteur)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « À Molière. Stances de E. Garraud », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome I ; n°11, 1er février 1880, pp. 323-325.

created : 1880

I

*Il est en poésie, en sculpture, en peinture,*

*Des esprits transcendants même entre les premiers.*

*Le nombre en est restreint, car l’avare Nature*

*Produit plus d’arbrisseaux que de géants palmiers.*

Molière *est un génie aux audaces Dantesques !*

*Frondant des passions la multiplicité,*

*Il flagelle les sots, les fourbes, les grotesques,*

*Et nul n’a plus de droits à l’immortalité.*

II

*« Lequel de nos auteurs rendra la France fière ? »*

*Demandait Louis quatorze à dix intéressés.*

*Boileau, sans hésiter, répondit : « C’est* Molière*,*

*Le plus grand de son siècle et des siècles passés. »*

*Despréaux eut raison : en dépit de la haine,*

*Et malgré les clameurs de Tartuffe irrité,*

*Puissant peintre des mœurs et de la vie humaine,*

Molière *entre vivant dans l’immortalité.*

III

*Ce sublime penseur fut le meilleur des êtres.*

*De son ouvre interprète et fervent gardien,*

*Comme Plaute, aux acteurs voulant servir d’ancêtres,*

*Molière avec fierté resta Comédien.*

*En leur art dédaigné sa foi persévérante*

*Lui fit perdre — dit-on — cette célébrité*

*D’occuper à son tour le fauteuil des Quarante ;*

*Mais, seul, il a conquis son immortalité.*

IV

*Sous le rayonnement de son nom populaire*

*Des disciples nombreux sont venus se ranger,*

*Et leur Société, doublement séculaire,*

*Fait honneur à la France, envie à l’étranger.*

*De ce Rieur de tous la Muse familière*

*Cheveux s’épanouit avec fertilité.*

*Dans leur temple appelé : «*la Maison de Molière*»,*

*Pour lui brûle l’encens de l’immortalité.*

V

*À Molière inhumé, la nuit, sans funérailles,*

*Chef des pouvoirs publics, élevez un tombeau.*

*Qu’il l’ait dans Notre-Dame ! en justes représailles,*

*Du granit le plus pur, du marbre le plus beau ;*

*Et le Quinze Janvier, pour fêter le Poète,*

*De ses admirateurs l’universalité*

*Viendra pieusement déposer sur sa tête*

*Les lauriers toujours verts de l’immortalité.*

Eugène GARRAUD,  
Doyen des Pensionnaires de la Comédie-Française.

# La Maison de Molière. Poésie de M. François Coppée

title : La Maison de Molière. Poésie de M. François Coppée

creator : Coppée, François (1842-1908)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « La Maison de Molière. Poésie de M. François Coppée », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome II ; n°20, 1er novembre 1880, pp. 227-228.

created : 1880

Dite par M. Got, Doyen des Sociétaires,   
À l’Occasion du deux-centième Anniversaire de la Comédie-Française.

*Jadis, quand à travers le Maine et la Bretagne*

*Il traînait après lui ses acteurs de campagne,*

*Plus d’une fois surpris en plein champ par le soir,*

*Molière a dû frapper aux portes d’un manoir ;*

*Et là, passant suspect, voyageur qui dérange,*

*Peut-être a-t-il parfois dû coucher dans la grange*

*Qu’ouvrait en maugréant quelque insolent valet.*

*Seul, le sublime fils du grand Shakspeare, Hamlet,*

*Aurait vu sur ce front la marque souveraine ;*

*Seul, il eût fait accueil à la troupe foraine,*

*En leur disant à tous, avec beaucoup d’honneur :*

*« Soyez les bienvenus, messieurs, dans Elseneur ! »*

*Les temps sont bien changés ; et Molière, à cette heure,*

*Donne asile en sa grande et célébre demeure*

*Aux maîtres du passé comme aux maîtres présents ;*

*Aujourd’hui même elle est vieille de deux cents ans ;*

*Et dans cette Maison, son œuvre, son idée,*

*Que plus que le Grand Roi son génie a fondée*

*Et qui pour la pensée humaine est un besoin,*

*Le rêveur, qui, jadis, étendu dans le foin,*

*Peut-être méditait déjà* LeMisanthrope*,*

*Ce soir, à tout Paris, à la France, à l’Europe,*

*Au monde, où ses chefs-d’œuvre en tous lieux sont connus,*

*Peut dire avec orgueil : « Soyez les bienvenus ! »*

*Deux cents ans ! Songez-y… Quelle éclatante gloire*

*Demeure intacte après deux siècles dans l’histoire ?*

*Presque aucune. Quel roi, quel césar, quel tribun*

*Reste debout après deux siècles ? Presque aucun.*

*Le souvenir s’en va des gagneurs de batailles,*

*Comme leurs fronts laurés s’usent sur les médailles ;*

*La voix qui fit tomber les murs de Jéricho*

*S’éteint dans l’avenir profond et sans écho ;*

*L’herbe pousse en cachant la colonne abattue*

*Et l’échafaud se dresse où planait la statue.*

*Tout disparaît. L’Art seul a l’immortalité !*

*Et le plus clair esprit qui jamais ait été,*

*Molière, dont sans cesse une foule empressée*

*Acclame, en s’mimant du vin de sa pensée,*

*Le nom toujours plus pur, plus illustre et plus beau,*

*Il a son temple, lui qui n’a pas de tombeau !*

F. COPPÉE.

# Ode à Molière. Par L. F. Allart[[4]](#footnote-4)

title : Ode à Molière. Par L. F. Allart

creator : Allart, L. F.

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Ode à Molière. Par L. F. Allart », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome II ; n°21, 1er décembre 1880, pp. 259-262.

created : 1880

À mon excellent et bien cher ami Jules Claye.

*L’Univers tout entier a célébré ta gloire,*

Molière*! Ton génie illumine l’histoire,*

*Puissant et radieux ;*

*Et pour mieux honorer notre première scène,*

*On donne à la «*Maison*», ton temple et ton domaine,*

*Ton nom prodigieux.*

« La maison t’appartient, tu l’as bien fait connaître ».

*Aussi, pour te louer, viens, je t’implore, Maître !*

*Alceste, inspire-moi !*

*Prête à ma faible voix l’appui de ta grande âme ;*

*Laisse-moi dérober un rayon de ta flamme,*

*Car Alceste, c’est toi !*

*Viens ! et dis-moi pourquoi tes œuvres immortelles*

*Ont résisté, toujours plus jeunes et plus belles,*

*Aux épreuves du temps ;*

*Dis pourquoi les couleurs n’en sont point effacées,*

*Et pourquoi les portraits, enfants de tes pensées,*

*Restent toujours vivants.*

*Chez toi tout resplendit. Et cependant pardonne*

*Si j’ose désigner de ta fière couronne*

*Le plus riche fleuron.*

*Est-ce le fin penseur, est-ce le doux poète,*

*Le grand comédien, ou le robuste athlète*

*Que j’évoque en toi ?… Non...*

*Non !… De tous les aspects où l’on te représente*

*Il en est un surtout qui m’attire et me tente,*

*Maître, et c’est ta* bonté*!*

*Son parfum enivrant m’émeut et me pénètre ;*

*Elle fait résonner dans le fond de mon être*

*Comme un hymne enchanté !*

*Je t’admire, géant ! Mais je t’aime, Molière !*

*Parce que tu connus le deuil, la vie amère*

*Et ! austère douleur ;*

*Que de ce qui fait grand, de ce qui purifie*

*Il ne t’a rien manqué, ni l’éclat du génie.*

*Ni l’ombre du malheur !*

*Que ton cœur a saigné, songeant à l’infidèle ;*

*Que lorsqu’elle arrivait, repentante et plus belle,*

*Dans ta triste maison,*

*Tout était oublié, l’abandon et l’absence ;*

*Qu’il ne restait qu’un père apportant l’indulgence,*

*L’amour et le pardon.*

*Hélas ! cette bonté par les méchants ternie*

*Déchaîne contre toi la basse calomnie*

*Et les propos haineux.*

*Au livre des douleurs celui qui ne sait lire*

*Ignore le respect et la pitié qu’inspire*

*Un mal mystérieux ;*

*Il n’a jamais connu le prix de la clémence,*

*Et pour l’affront reçu n’a que ce mot : Vengeance !*

*Mais toi, doux affligé,*

*Ton cœur au repentir fut toujours accessible ;*

*Toujours tu préféras être aimé qu’inflexible,*

*Malheureux que vengé !*

*Je t’aime pour cela, Maître ! Je t’aime encore*

*Pour l’amour, pour la soif du* vrai *qui te dévore*

*Et t’embrase le cœur !*

*Je t’aime quand tu dis :* « Il ne faut pour personne

Que la fausse monnaie ait le prix de bonne. »

*Ni qu’un vil bateleur*

*Usurpe, à la faveur d’un grossier artifice,*

*Les honneurs, le respect qu’on doit avec justice*

*À la seule vertu.*

*Grâce à toi l’on a vu de la vieille droiture*

*Les autels relevés, la guerre à l’imposture,*

*Le fourbe confondu ;*

*Du faux dévot c’est toi qui fis tomber le masque.*

*Tartufe écrasé râle… Et la foule fantasque,*

*Aux traits souvent amers,*

*Répète plaisamment, sachant qui l’on bafoue ;*

« Monsieur le président ne veut pas qu’on le joue ! »...

*Mais tout son revers ;*

*Socrate eut la ciguë et Jésus le Calvaire ;*

*Galilée eut l’exil ; Colomb eut la misère* ;

*Toi, de la* vérité

*Comme eux prêtre et martyr, d’une sainte cabale*

*Bientôt tu sentiras la haine colossale*

*Et le souffle empesté*.

*Revenu de son trouble et de sa* « chaude alarme »*,*

*La nuit, comme un voleur, Tartuffe prend son arme*

*Et, de fiel enivré,*

*Te porte droit au cœur, où la lame pénètre,*

*Un coup d’autant plus sûr qu’il te frappe, le traître !*

« Avec un fer sacré ! »

*Tu chancelles… Pourtant tu redresses ta taille,*

*Tu veux livrer debout la suprême bataille*

*Et le dernier assaut...*

*Mais ils avaient atteint les ressorts de son âme*

*Et de ton œil éteint vu la tremblante flamme*

*Mourir dans un sanglot !*

*Du dix-sept février dans les ombres funèbres*

*Tartuffe, poursuivant son œuvre de ténèbres,*

*Sa tâche de bourreau,*

*À toi le vrai, le juste et la même droiture,*

*L’exemple et le flambeau de la race future,*

*Te refuse un tombeau !*

*De sorte qu’aujourd’hui la légende suppose*

*Mais ne peut affirmer où Molière repose...*

*Cela te grandirait si tu pouvais grandir !...*

*Ils voulaient t’écraser… Ils t’ont sacré* martyr !

L. F. ALLART.

Brienne-le-Château, août 1880.

# Question du Jour à propos du Misanthrope. Poésie de M. H. Bonhomme

title : Question du Jour à propos du Misanthrope. Poésie de M. H. Bonhomme

creator : Bonhomme, Honoré (1811-....)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Question du Jour à propos du Misanthrope. Poésie de M. H. Bonhomme », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome II ; n°23, 1er février 1881, pp. 323-324.

created : 1881

*« Hier j’étais chez des gens de vertu singulière »,*

*Où l’on discourait d’art, où l’on citait Molière,*

*Entretiens peu communs dans notre Landerneau,*

*Où les choses d’esprit, hélas ! vont à vau-l’eau.*

*Mais enfin, ce jour-là, contre toute habitude,*

*Les yeux s’étaient tournés vers une docte étude ;*

*Le grand Contemplateur en faisait tous les frais,*

*Et de son Misanthrope on faisait le procès.*

*On critiquait Alceste, en tant que philosophe.*

*Alors un grand Monsieur, penseur de mince étoffe,*

*Déclara hautement que l’homme aux rubans verts*

*Était un mal-appris, un esprit à l’envers,*

*Et son contradicteur, le tolérant Philinte,*

*Le vrai sage d’Horace, au cœur exempt de feinte.*

*Là-dessus, (sans savoir peut-être que Rousseau*

*Émit le même avis, en style un peu plus beau,*

*Et que Fabre-Eglantine avait fait de la chose*

*Une pièce célébre, en vers durs, (et pour cause),*

*L’auditoire parla sans ordre, à l’unisson,*

*Et puis au grand Monsieur allait donner raison,*

*Quand une vieille dame, à l’esprit droit et sage,*

*Voulant mettre d’accord le grave Aréopage,*

*Fit un court impromptu qu’en secret j’ai transcrit*

*Pour vous en faire part au bas de cet écrit :*

*Alceste et Philinte ont raison,*

*L’un, en lançant le vif lardon*

*Sur ce qui lui paraît blâmable ;*

*L’autre, en couvrant de son pardon*

*Ce qui n’est pas toujours louable.*

*Alceste blesse avec aigreur*

*Les convenances sociales ;*

*Philinte traite avec douceur*

*L’amour-propre & les lois morales.*

*Il faut dans la société*

*Chercher à plaire à son semblable ;*

*Mais on lui doit la vérité*

*Dans son âpre sévérité*

*Lorsque, de lui-même entêté,*

*Comme Oronte il est intraitable.*

Honoré BONHOMME.

# Molière et Rabelais. Sonnet par A. de Montaiglon

title : Molière et Rabelais. Sonnet par A. de Montaiglon

creator : Montaiglon, Anatole de (1824-1895)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Molière et Rabelais. Sonnet par A. de Montaiglon », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome III ; n°34, 1er janvier 1882, p. 291.

created : 1882

À Monsieur Georges MONVAL.

*L’esprit de Rabelais tourne vite au caprice ;*

*Sa verve et son bon sens fumaient comme le moût ;*

*Il a l’horreur du faux, le mépris fier du vice ;*

*Hors la stupidité, chez lui l’on trouve tout.*

*Molière est bien plus simple, et, malgré sa malice,*

*Même alors qu’il appuie, il a toujours le goût ;*

*L’antique est de tous deux la mère et la nourrice ;*

*De là vient qu’ils sont francs et se tiennent debout.*

*Ce sont des esprit sains, sans clinquant ni faiblesses ;*

*Dans leur sincérité, qui s’emporte aux rudesses,*

*Ils dédaignent toujours le monde et l’attiffet.*

*Rabelais est plus fort ; Molière a plus de grâce,*

*Mais il est fils de l’autre et de la même race ;*

*Tous deux sont aussi grands ; Molière est plus parfait.*

Anatole de MONTAIGLON.

# Le Nouvel An de Molière. Sonnet par L. Duvauchel[[5]](#footnote-5)

title : Le Nouvel An de Molière. Sonnet par L. Duvauchel

creator : Duvauchel, Léon (1850-1902)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Le Nouvel An de Molière. Sonnet par L. Duvauchel », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome III ; n°35, 1er février 1882, p. 323.

created : 1882

*O grand Parisien de Paris, ô Molière !*

*Un nouvel an pour toi vient de sonner encor,*

*À ta gloire ajoutant un nouveau rayon d’or,*

*D’une feuille augmentant ta couronne de lierre.*

*En ces jours à venir, entrouvrant leur volière,*

*Des poètes naîtront, qui, prenant leur essor,*

*Voudront te consacrer le sublime trésor*

*Des prémices en fleurs de leur muse écolière :*

*Ce sont tes fils, ce sont les jeunes, les fervents,*

*Tous ceux qui vont jetant leurs vers à tous les vents,*

*Et mettent leur amour aux pieds des Célimènes*

*Et vers toi, qui scrutas toutes les passions,*

*S’élèvera, malgré les tristesses humaines,*

*L’hymne toujours accru des admirations.*

Léon DUVAUCHEL.

# Tartuffe triomphant. À-Propos par Ch. Raymond

title : Tartuffe triomphant. À-Propos par Ch. Raymond

creator : Raymond, Charles (18..-19.. ; auteur dramatique)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Tartuffe triomphant. À-Propos par Ch. Raymond », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome IV ; n°48, Mars 1883, pp. 355-356

created : 1883

dit le 15 janvier 1883, au théâtre de la gaîté, par M. Dumaine.

*O Molière, permets qu’un poète inconnu*

*Rappelle un de tes vers dont il s’est souvenu ;*

*D’autres plus dignement ont célébré ta gloire,*

*Mais aucun plus que moi ne chérit ta mémoire ;*

*Nul n’a mieux pénétré les secrets de ton cœur :*

*J’ai vu ta chair saigner sous ton rire moqueur,*

*J’ai souffert avec toi, bouffon, quand, ta grimace*

*D’un pleur encor brûlant dissimulant la trace,*

*Tu jouais ton martyre !*

*Oh ! comme il a germé*

*Le grain de la douleur dans ton âme semé !*

*Mais c’est là ta grandeur : si ton mâle génie*

*N’avait pas épuisé la souffrance infinie,*

*Si l’amour, secouant ton cœur comme un grelot,*

*N’avait mis dans chacun de tes vers un sanglot,*

*Tu n’aurais pas connu la flamme surhumaine*

*Qui fait vibrer en toi l’amant de Célimène ;*

*Ton cœur n’eût pas laissé tes beaux vers pour témoins,*

*Et, t’admirant autant, nous t’en aimerions moins !*

*Ami, repose en paix. — Si la hideuse Envie*

*Bavant sur tes écrits empoisonna ta vie ;*

*Si Tartuffe ose encor flétrir en toi l’acteur,*

*Nul n’écoute, aujourd’hui, ce louche détracteur.*

*Qu’importe que le vent déchaîne des tempêtes,*

*Et, jaloux du soleil qui brille sur nos têtes,*

*Pousse des tourbillons de sable jusqu’au ciel ?*

*Le vent retombe, et, seul, le soleil éternel*

*Continue à verser la sereine lumière. —*

*Ainsi fait ton génie, ô sublime Molière !*

*Oh ! s’il est parmi nous un poète irrité,*

*Qu’il parle, car le Peuple a soif de vérité,*

*Nous l’attendons ! Il faut que sa voix retentisse,*

*Qu’il mette dans son vers l’éclair de la justice,*

*Qu’il soit notre Molière, et que ce fier lutteur*

*Ecrase sans pitié l’Infâme et l’Imposteur !*

*Tartuffe est triomphant ; partout il règne en maître :*

*Il n’est pas seulement dans la robe du prêtre,*

*Il s’est fait plus moderne : orateur charlatan,*

*Sur la place publique il vend l’orviétan.*

*Cachant ses appétits sous sa maigreur d’apôtre,*

*Il se hisse au pouvoir sur l’épaule d’un autre ;*

*Il se démasque alors, et, devenu très gras,*

*Étale un abdomen qu’on ne soupçonnait pas.*

*Puis, quand le peuple vient redemander sa place,*

*Le Tartuffe à l’engrais l’appelle « Populace ! »*

*Et, le bâton levé, lui dit pour l’avertir :*

*« La maison m’appartient ; c’est à vous d’en sortir ! »*

Charles RAYMOND.

# Molière. Sonnet par P. Marrot[[6]](#footnote-6)

title : Molière. Sonnet par P. Marrot

creator : Marrot, Paul (1850-1909)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Molière. Sonnet par P. Marrot », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome V ; n°58, Janvier 1884, p. 291.

created : 1884

*Le rire de Molière, aigu comme une lame,*

*Fait s’écrier : « Combien cet homme a dû souffrir ! »*

*Comme son Misanthrope on veut fuir, — ou mourir, —*

*Tant l’âpre comédie est voisine du drame.*

*Pour expérimenter ce qu’il sait nous offrir*

*En des tableaux si vrais qu’on croirait qu’il diffame,*

*Molière a dû se faire une blessure à l’âme*

*En tombant d’un amour, et n’a pas pu guérir.*

*Son amertume rit ; mais chez lui le sourire*

*Mieux qu’un cri chez un autre indique le martyre.*

*Avec ce que la France a de sens le plus clair*

*Il peint l’homme ; il décrit les mœurs de notre espèce ;*

*Il nous prend vice à vice, arrache pièce à pièce,*

*Et, décollant le masque, il emporte la chair.*

Paul MARROT.

# Le Nom de Molière. Sonnet par L. Paté

title : Le Nom de Molière. Sonnet par L. Paté

creator : Paté, Lucien

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Le Nom de Molière. Sonnet par L. Paté », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome V ; n°59, février 1884, p. 323.

created : 1884

Lu par l’Auteur au Banquet du 15 Janvier 1884.

*Il s’était dit : « Je suis de ceux qu’on désavoue,*

*Puisque j’ai pour métier pris celui d’histrion.*

*Donc, il faut qu’à moi seul appartienne mon nom,*

*Un nom qu’impunément on siffle et l’on bafoue.*

*Ainsi le tien, mon père, intact et sans affront,*

*N’aura rien à garder des rougeurs de ma joue,*

*Et, si l’Art me sourit à qui je me dévoue,*

*Lui-même en lettres d’or l’inscrira sur mon front. »*

*Alors il prit un nom qui n’était à personne.*

*La Poésie au front lui posa sa couronne,*

*Et l’astre de Molière alluma son flambeau.*

*Deux siècles n’auront fait qu’accroître sa lumière,*

*Et, dans le vif éclat que jette un nom si beau,*

*Poquelin resplendit au travers de* Molière*.*

Lucien PATÉ.

# La Montre de Molière. Poésie de H. de Bornier

title : La Montre de Molière. Poésie de H. de Bornier

creator : Bornier, Henri de (1825-1901)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « La Montre de Molière. Poésie de H. de Bornier », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome VI ; n°70, janvier 1885, pp. 291-295.

created : 1885

à coquelin aîné

*Plein d’esprit en cette rencontre*

*Le hasard, mon cher Coquelin,*

*T’a fait héritier de la montre*

*De Jean-Baptiste Poquelin.*

*Les deux noms riment à merveille,*

*Et ce n’est pas hors de saison,*

*Ami, de te dire à l’oreille*

*Que la rime riche a raison.*

*Oui, c’est la montre de Molière,*

*La petite fée aux yeux noirs,*

*L’inspiratrice familière*

*Des jours actifs et des longs soirs.*

*C’est le matin. Le soleil brille...*

*« Bonjour, ma bonne Laforêt !*

*Voici l’heure de Mascarille ».*

*Il peut entrer, Molière est prêt.*

*« Trop courts instants de gaîté franche !*

*Déjà neuf heures au cadran,*

*C’est l’heure de monsieur Dimanche*

*Qui vient se plaindre de Don Juan. »*

*Onze heures ! Qui frappe à la porte ?*

*« C’est monsieur Trissotin ! Je dois*

*Recevoir ce pédant ; n’importe,*

*Le drôle s’en mordra les doigts ! »*

*Cingle-le bien de ta badine,*

*Molière, ce vil histrion !*

*Mais c’est midi, l’heure où l’on dîne...*

*« Introduisez Amphitryon. »*

*Deux heures. « Voici Célimène.*

*Pauvre Alceste, je me fais fort*

*De te venger de l’inhumaine,*

*Tout en riant de toi d’abord ! »*

*Trois heures. « Recevons Clitandre,*

*J’aime cet homme au fier amour...*

*Mais le Roi que je fais attendre,*

*Lui qui m’a fait souper un jour ! »*

*Quatre heures. « Ma crainte était fausse :*

*La montre du Roi retardait !*

*C’est un cousin de monsieur Josse —*

*L’orfèvre ! — qui la lui vendait. »*

*Cinq heures. « Au théâtre, vite !*

George Dandin *charme Paris ;*

*Mais quel méchant démon m’invite*

*À rire aux dépens des maris ! »*

*Sept heures. « Ma journée est bonne*

*Et, j’espère, va mieux finir.*

*— Ah ! comment ? — Cela vous étonne...*

*Eh bien, Armande va venir !*

*Le ciel me fit d’humeur bourgeoise,*

*J’aime ma femme bonnement ;*

*Quelquefois je lui cherche noise,*

*Mais c’est l’affaire d’un moment ;*

*Coquette, elle l’est, et frivole !*

*Mais aussitôt que je la vois,*

*Soupçons, angoisses, tout s’envole*

*À la musique de sa voix.*

*Comme l’aiguille marche vite !*

*Dix heures. Elle ne vient pas.*

*Qu’est-ce donc en moi qui s’agite ?*

*Mais non, j’ai tort, j’entends son pas.*

*Je me trompais. Ce n’est pas elle !*

*J’ai ri d’Arnolphe, j’eus bien tort ;*

*Oh ! la perfide, la cruelle !*

*O tourment pire que la mort !*

*Je ne veux plus regarder l’heure... ;*

*Oublions l’ingrate à jamais !*

*Ah ! pauvre homme, c’est moi qui pleure ! »*

*Hélas ! à quel point je l’aimais !*

*Je l’aime encor. Puisque je l’aime*

*Malgré sa noire trahison,*

*Il faut bien croire qu’elle-même*

*Ne peut gouverner sa raison ;*

*Qu’elle vienne, et qu’elle demande*

*Son pardon, mes bras vont s’ouvrir ;*

*Je te pardonne, Armande ! Armande !*

*Mais je sens qu’on en peut mourir ! »*

*Minuit. « J’entends quelqu’un qui frappe*

*À la porte… Holà ! holà !*

*Monsieur Tartuffe !… Je m’échappe,*

*Chassez vite ce gredin-là ! »*

*Mais Tartuffe entre tout de même,*

*Et Molière, rien qu’à le voir,*

*S’avisant d’un fin stratagème,*

*Au coin du feu le fait asseoir.*

*« Entrez, monsieur, sans fausse honte*

*Installez-vous dans ma maison ;*

*En bien des choses qu’on raconte*

*Dites-moi si l’on a raison ;*

*Partout, hélas ! on calomnie,*

*Et j’en ai l’esprit irrité,*

*La vertu comme le génie ;*

*Dites-moi donc la vérité ! »*

*Molière, dont le regard plonge*

*Dans ce cœur sinistre et profond,*

*En cet entretien qu’il prolonge*

*Confesse son Tartuffe à fond.*

*Enfin, d’une voix moins amie,*

*Mais en souriant : « Il est,*

*Monsieur, trois heures et demie,*

*Disons-nous adieu, s’il vous plaît !*

*Laissez ma montre sur ma table !*

*Elle me vient d’un vieux parent,*

*Et maintenant allez au diable,*

*Et bonsoir à monsieur Laurent !*

*Fermons ma porte — dit Molière*

*Dès qu’il est seul — tout doit finir ;*

*Armande ne rentrera guère,*

*Tartuffe peut revenir ! »*

Henri de BORNIER.

# Toast. Poésie de A. Houssaye

title : Toast. Poésie de A. Houssaye

creator : Houssaye, Arsène (1815-1896)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Toast. Poésie de A. Houssaye », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome VI ; n°71, février 1885, pp. 323-324.

created : 1885

*Nous boirons à Molière, à sa Muse hardie*

*Que le plus beau rayon de la Gloire irradie !*

*Saluons ce franc rire armé de blanches dents*

*Et ces beaux yeux taillés dans les prismes ardents.*

*Molière est bien Français et tout Paris l’acclame :*

*C’est que Paris en lui retrouve encor son âme.*

*Si Racine est un Grec, Corneille est un Romain ;*

*Molière au sol Gaulois marque mieux le chemin !*

*Comme on voit en avril les vives giroflées*

*Égayant votre front, ruines désolées,*

*Molière c’est le rire éclatant et profond*

*Qui survivra toujours aux choses qui s’en vont.*

*La conquête immortelle est celle du Génie.*

*Louis, le Roi-Soleil, s’est miré dans le Rhin ;*

*Mais que nous reste-t-il de ce bruit souverain ?*

*Il nous reste Molière et sa verte ironie.*

*Evoquant sa première et dernière victoire,*

*Si Louis revenait du royaume des morts*

*Sourire à son passé sans peur, non sans remords,*

*Recherchant son Paris, recherchant son histoire,*

*Il ne retrouverait, en sortant du tombeau,*

*Que ta Maison, Molière, un Versailles plus beau !*

*C’est l’arche de l’esprit qui porte d’âge en âge*

*Le rire des aïeux, le meilleur héritage.*

*Alceste ! qui dira les larmes de ton cœur ?*

*Car il ne riait pas de l’amour, ce moqueur !*

*Il avait beau railler ; la belle Célimène*

*Disait : L’homme s’agite et la femme le mène.*

*La larme sur le rire est le pur diamant.*

*Ah ! si la passion l’a jeté dans l’orage*

*Et si son cœur trop tendre a fait plus d’un naufrage,*

*Il nous est bien plus cher, blessé mortellement.*

*Mais, si la passion lui donnait le vertige,*

*L’art revenait à lui, l’art dans tout son prestige !*

*Le théâtre effaçait les pleurs de la maison ;*

*L’esprit prenait le cœur et changeait l’horizon.*

*Alors la Vérité, quand il l’avait saisie*

*À plein corps, lui disait : Je suis ta poésie ;*

*De ma seule pudeur couvrant ma nudité,*

*Et tu me montreras dans toute ma beauté.*

*C’est que la Vérité dans sa verve brûlante*

*Pour lui sortait du puits encore ruisselante :*

*Et dans sa coupe d’or ou dans son broc divin,*

*Miracle de son art, l’eau se changeait en vin !*

Arsène HOUSSAYE.

# Toast à Molière

title : Toast à Molière

creator : Claretie, Jules (1840-1913)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Toast à Molière », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome VII, no83, Février 1886, pp. 323-325.

created : 1886

Messieurs,

Tout à l’heure, en venant prendre la place où vous avez bien voulu m’appeler, je passais rue de Richelieu, et j’y cherchais des yeux la maison où est mort Molière… Eh bien, je signale à la Commission des inscriptions de la Ville de Paris un fait qui doit considérablement étonner les étrangers : la date de la mort de Molière, dont nous glorifions aujourd’hui la naissance, la date funèbre figure, à quelques mètres de distance, sur deux maisons à la fois.

Au numéro 34, une plaque noire indique au passant que Molière est mort en cet endroit, et, au numéro 40, une plaque blanche avertit — plus justement — que Molière a rendu là le dernier soupir. Qui sait, messieurs ? Cette double inscription, cette double constatation a son utilité, sans doute, et, en m’éloignant, je me faisais cette réflexion : « Si Molière est mort tant de fois, c’est peut-être qu’il n’est pas mort du tout et qu’il est tout simplement toujours vivant, vivant, à quelques pas de sa chambre mortuaire, sur la scène où on l’acclame, vivant dans sa glorieuse Maison, vivant dans nos bibliothèques, vivant dans nos esprits, vivant dans nos propos, dans nos souvenirs, dans nos joies, dans nos tristesses, dans nos rires — vivant partout, c’est-à-dire immortel ! »

Aucun homme, en vérité, n’a rencontré devant la postérité de tels hommages. Ce fils de petit bourgeois, ce comédien errant devenu directeur de théâtre, ce faiseur de pièces et de farces, cet amuseur que devaient fort mépriser les marquis dont il raillait les rubans, cet homme qui ne fut rien en son siècle qu’un homme de génie, a survécu de par la royauté de l’esprit à toutes les autres puissances, et la moindre signature du comédien de Louis XIV coûte plus cher aujourd’hui qu’un autographe du Grand Roi.

Mais ce n’est pas à vous, moliéristes, qu’il faut apprendre ce que vaut Molière ; vous êtes ici pour le fêter… J’aime ce mot de *moliéristes*. Ce n’est pas un barbarisme, loin de là : c’est un gallicisme. Il console de tant d’autres mots en *iste* passablement attristants. On vous a accusés de former une petite chapelle spéciale : où est le mal ? Quand on honore tant de faux grands hommes, pourquoi ne vénérerait-on pas les vrais ? Du reste, Molière est de ceux que tout le monde aime. C’est un des gais aïeux de toutes nos familles, et, si je ne redoutais de faire ici allusion à la politique, je dirais qu’en France *Molière est ce qui nous divise le moins.*

C’est qu’aussi bien il incarne admirablement le clair et sain esprit de notre race : Corneille est un Romain élevé en Espagne, Racine un Athénien de la cour de Versailles, Poquelin est un Français — un Français de France et un Parisien de Paris !

On m’a conté qu’il y a quinze ans tout juste aujourd’hui, le 15 janvier 1871, Henri Régnault allait, en capote de garde national, écouter, à la Comédie-Française, les *Stances à Molière* que mon ami Gondinet laissait s’envoler sous les obus. Dans la salle, le peintre put coudoyer peut- être le comédien Seveste qui, lui aussi, venait écouter *Amphitrion* et fêter le poète. Ce fut comme leur dernier rire, le cordial versé avant la bataille !… Vous voyez que le vieux Corneille n’enseigne pas seul à bien mourir.

Et, à l’heure même où la Comédie-Française célébrait son patron dans Paris bombardé, un écrivain allemand, M. Paul Lindau, publiait au-delà du Rhin un travail sur Molière. C’était déjà une réparation.

Messieurs, fêtons, honorons, glorifions donc Molière sur nos théâtres, dans nos livres, dans nos toasts ; et s’il m’est une joie, s’il m’est un honneur, c’est — après avoir présidé ce banquet des moliéristes et y avoir célébré Molière chez vous — d’aller tout à l’heure l’entendre louer, l’entendre applaudir et célébrer chez lui.

Qu’on ne s’étonne pas de ces anniversaires ; Paris, qu’on dit sceptique, est pourtant fidèle à son Jour des Morts ; la France doit être fidèle aux jours de ceux qui ne meurent pas ! C’est de la reconnaissance… et c’est aussi de l’égoïsme : en s’inclinant devant ceux qui lui ont donné la gloire dans le passé, notre pays salue ceux qui lui assurent encore une suprématie dans le présent et des victoires dans l’avenir.

En buvant, messieurs, à Molière — en portant des lauriers toujours verts à son marbre toujours jeune — nous acclamons ensemble l’art dramatique, gloire incontestée de notre nation, et l’esprit français, impérissable patrimoine de la patrie ! À Molière, le plus Français des poètes de France !

Jules CLARETIE.

# « Bakkhos ». Poésie

title : « Bakkhos ». Poésie

creator : Banville, Théodore de (1823-1891)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « « Bakkhos ». Poésie », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome VII, no84, Mars 1886, pp. 355-356.

created : 1886

Fragment du prologue dit par M. Coquelin aîné à la représentation de gala du 26 Janvier, à l’Opéra.

[…]

Ô mes filles, gardez vos fronts tachés de lie

Sous la pourpre héroïque et sous le péplos blanc !

Ô Melpomène, et toi, vendangeuse Thalie,

Buvez toujours le flot généreux de mon sang.

Ô chanteuses, gardez toujours l’antique ivresse

Et n’oubliez jamais votre berceau natal,

Toi, la dominatrice, et toi, la charmeresse,

Soûlez-vous de ce vin qu’on nomme l’Idéal !

[…]

Et toi, ma préférée, ô folle Comédie,

Montre ton rire en fleur, pareil au lys éclos !

Que ton regard s’allume, ainsi qu’un incendie :

Fais tintinnabuler tes grappes de grelots !

Que le doux vent d’été baise ta gorge nue !

La lèvre humide encore du nectar que tu bois,

Montre l’Humanité, cette race ingénue,

Pareille, en sa démence, aux animaux des bois !

[…]

Ris avec Plaute, avec l’ingénieux Térence !

Mais, en donnant la vie à leurs acteurs bouffons,

Enivre-toi déjà, Muse, de l’espérance

Qui tombe jusqu’à toi du haut des deux profonds.

Car pour mêler sa flamme avec la fange humaine,

Pour livrer l’Imposteur à l’éternel tourment,

Et montrer le roi Zeus rêvant aux pieds d’Alcmène,

Un Homme un jour viendra, qui sera ton amant.

Oui, celui-là, sur qui tout mon espoir se fonde,

C’est le penseur sublime et le grand ouvrier,

C’est le Contemplateur à la tête féconde

Qui sera, comme un Roi, couronné de laurier.

Tu baiseras son front de ta bouche ravie,

Et tu le serviras avec fidélité.

Mais lorsque ce génie aura quitté la vie

Pour grandir, triomphant, dans l’immortalité,

Reste, après lui, pensive, auguste et familière,

Et, comme aux premiers jours de ton matin vermeil,

Ô fille de Bakkhos, amante de Molière,

Nymphe, bois notre pourpre et de soleil.

Garde pieusement la joie et le délire

Que ce Poète a mis dans ton œil radieux,

Et souviens-toi toujours, déesse, que le Rire

Est le plus beau présent qui nous vienne des Dieux !

Théodore DE BANVILLE.

# À Molière. Par J. Claretie[[7]](#footnote-7)

title : À Molière. Par J. Claretie

creator : Claretie, Jules (1840-1913)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « À Molière. Par J. Claretie », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome X ; n°119, février 1889, p. 322.

created : 1889

*Voilà ce que jadis tu dictais à ta Muse,*

*O Molière ! Et ton compliment,*

*Après deux siècles si charmant,*

*Ils te le rendent bien, ceux que ton œuvre amuse.*

*Le Remerciement fait au Roi,*

*C’est au Poète, c’est à toi*

*Que la France vient le redire,*

*O Maître du Théâtre, ô Souverain du Rire !*

*Ton rire clair fut un bienfait*

*A toute heure de notre histoire ;*

*Et nous, les gardiens de ta gloire,*

*Nous redisons tes vers pour fêter ta mémoire.*

*Trouverait-on mieux, en effet... ?*

*Voilà notre compliment fait.*

15 Janvier 1889.

J. Claretie.

# Au Revoir ! Poésie de E. Boysse

title : Au Revoir ! Poésie de E. Boysse

creator : Boysse, Ernest (1836-18..?)

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/molieriste\_poemes/

source : « Au Revoir ! Poésie de E. Boysse », *Le Moliériste : revue mensuelle*, tome X ; n°120, mars 1889, pp. 353-355.

created : 1889

*Aimable et docte* Moliériste*,*

*Fidèle ami, j’ai le cœur gros,*

*Et je parcours d’une main triste*

*Les derniers de tes numéros.*

*A ta visite régulière*

*Je me plaisais, et j’étais sûr*

*De trouver piquante matière*

*Sous ton enveloppe d’azur.*

*Tu dédaignais d’être pratique,*

*Et tu n’avais point le travers*

*De faire de la politique*

*Ou de narrer des faits divers ;*

*Ta rédaction ignorante,*

*Que nul coulissier ne forma,*

*Omettait le cours de la rente*

*Et les revers du Panama.*

*Point de nouvelles, dans tes pages,*

*De nos romans décolletés,*

*Et nul écho des grands tapages*

*Que font vos auteurs bien cotés.*

*Seul entre tous les journalistes*

*Tu te taisais, comme Conrart,*

*Sur les drames naturalistes,*

*Effort suprême de notre art.*

*Laissant là ce pesant bagage*

*Où nos neveux feront leur cho,*

*Tu ne parlais, en bon langage,*

*Que de nos gloires d’autrefois ;*

*Tu me la rendais familière,*

*Tu me montrais dans tout son jour*

*Cette grande époque où Molière*

*Egayait la Ville et la Cour ;*

*Grâce à toi, chaque personnage,*

*Chacun de ses gais compagnons*

*M’apparaissait avec son âge,*

*Avec son nom et ses prénoms.*

*J’aimais tes critiques exactes,*

*Ton horreur des esprits brouillons ;*

*J’aimais tes fouilles dans les actes*

*De nos anciens tabellions.*

*Pour étayer tes conjectures,*

*De quelle sûreté de main*

*Tu débrouillais les écritures*

*De quelque antique parchemin !*

*Combien d’erreurs déracinées !*

*Que de problèmes résolus*

*Par tes recherches obstinées,*

*Tendant ces dix ans révolus !*

*Car c’est au dixième volume,*

*Cher* Moliériste*, que ton bras*

*Vient de laisser tomber la plume...*

*Mais, un jour, tu la reprendras,*

*Et tu feras, comme naguère,*

*N’épargnant ni morts, ni vivants,*

*Une ferme et courtoise guerre*

*A la tribu des faux savants.*

Ernest BOYSSE.

Février 1889.

1. Prologue de la soirée d’inauguration des représentations de la Comédie-Française à Londres, dit par M. Got, doyen des sociétaires, à Gaiety-Theatre, le lundi 2 juin 1879. [↑](#footnote-ref-1)
2. [NdA] Ce dernier vers, lancé avec force par l’orateur, a été coupé à l’hémistiche par un tonnerre de bravos, que la phrase achevée a fait éclater de nouveau. C’a été une véritable manifestation. [↑](#footnote-ref-2)
3. [NdA] M. Dingelstedt directeur du Théâtre impérial (Burg-Theater) de Vienne, est aujourd’hui l’un des premiers poètes de l’Allemagne. Il a adapté plusieurs drames historiques et comédies de Shakspeare et vient de refondre pour la scène le *Goetz von Berlichingen* de Gœthe. [↑](#footnote-ref-3)
4. [NdA] Pièce qui a remporté le premier grand prix de poésie au concours de l’Académie Mont-Réal, de Toulouse (Voir *Le Moliériste* du 1er Juillet 1880, page 127). [↑](#footnote-ref-4)
5. [NdA] Ce sonnet a été dit par l’auteur au Dîner des *Parisiens de Paris*, le jeudi 12 janvier 1882. [↑](#footnote-ref-5)
6. [NdA] Extrait du *Paradis moderne,* par Paul Marrot (Lemerre, 1883, in-18). Prix : 3 francs. [↑](#footnote-ref-6)
7. [NdA] Ces vers ont été dits à la suite du *Remerciement au Roi,* le 15 janvier et le surlendemain 17, par M. La Roche, semainier, au début de la *Cérémonie* du *Malade imaginaire*. [↑](#footnote-ref-7)